

Louis Mazetier (1888-1952)

La formation d'artiste

S'imaginer Louis Mazetier bon chrétien vendéen passant sa vie à créer des vitraux destinés à glorifier le Seigneur serait s'éloigner de la réalité. Tout d'abord, à la naissance de Louis, la famille Mazetier n'était vendéenne que de fraîche date. Attestés depuis le XVII^e siècle dans la petite ville de Bellegarde, aujourd'hui Bellegarde-en-Marche (Creuse), les Mazetier étaient depuis la Révolution maçons de père en fils, comme tant d'autres Limousins qui, par dizaines de milliers, quittaient leur foyer munis de leurs outils de mars jusqu'à la Saint-André, pour aller travailler sur les chantiers de la capitale, de Lyon ou... de Vendée. Ce fut le cas de l'arrière-grand-père de Louis, Annet-Amable, qui décéda à Saint-Michel-en-l'Herm en 1835, puis de son grand-père Annet, qui y prit pour épouse la fille d'un charron et y fit souche. Son fils, Annet-Amable, maçon lui aussi, épousa une fille de maçon qui lui donna huit enfants, parmi lesquels Louis, notre artiste [1]. À la naissance de ce dernier, le 29 octobre 1888, la famille n'était donc vendéenne que depuis quelque 50 ans.

En second lieu, les maçons creusois n'étaient pas spécialement religieux, et Annet-Amable, le père de Louis, était athée, anticlérical et fréquentait des francs-maçons. Certes, ses enfants ont tous été baptisés, mais leur éducation religieuse a été sommaire. Louis se distinguant de ses frères et sœurs par ses résultats scolaires, son père s'adressa à Prosper Deshayes, maire de Luçon, député républicain radical et seul représentant de la Vendée à voter en 1905 la loi de séparation de l'Église et de l'État, pour lui faire obtenir une bourse, qui permit à Louis d'entrer en 1902 comme pensionnaire à l'école primaire supérieure de Fontenay-le-Comte, puis, en 1905, à l'école normale de La Roche-sur-Yon. Diplômé en août 1908, il enseigna à Saint-Philbert-de-Bouaine, puis à Soullans. Mais quitta bien vite le métier d'instituteur.

En vérité, Louis était doué pour tous les arts et, comme ses frères et sœurs, passionné de musique. Il prenait des cours de violon à Nantes et montra un jour l'un de ses dessins à son professeur, qui le communiqua au directeur de l'école des beaux-arts. Celui-ci, jugeant le jeune homme intéressant, proposa de l'accueillir dans son atelier. En 1911, Mazetier prit un congé sans traitement pour entrer dans l'établissement dirigé par Emmanuel Fougerat [2]. L'école avait pour vocation de former les apprentis et ouvriers qui travailleraient dans les fabriques de meubles ou d'art décoratif de l'agglomération. On y apprenait à concevoir un service de table, à dessiner des tapis ou à imiter le marbre en peinture, tout autant qu'à dessiner le nu, une formation qui va marquer très profondément notre artiste. Mais Fougerat savait aussi repérer les élèves de talent, et Mazetier et son jeune frère André bénéficièrent de la générosité de leur directeur, qui les invitait aux soirées musicales données dans son appartement. Durant deux ans, Mazetier travailla d'arrache-pied, et dans des conditions difficiles. Issu d'un milieu modeste, il bénéficiait d'une bourse du département de la Vendée et survivait avec son jeune frère grâce aux colis envoyés par ses parents. Après deux années durant lesquelles il remporta de nombreuses médailles lors des distributions de prix, il fut reçu au concours d'admission à l'École nationale des beaux-arts de Paris.

Il entra en 1913 dans l'atelier de Raphaël Collin (1850-1916) [3], qui le poussa à s'intéresser aux arts extra-européens et à copier les maîtres japonais, puis, en 1916, dans celui de Fernand Cormon (1850-1924), un excellent maître qui l'encouragea à pratiquer la caricature et se montra toujours très indulgent à son égard, signant pour lui de complaisants certificats qui lui permettaient de toucher les bourses octroyées par le département de la Vendée et la ville de Nantes. Louis vécut avec son frère dans des petites chambres mal chauffées, se nourrissant dans des cantines bon marché. En février 1915, il dû rejoindre son régiment à Fontenay-le-Comte, mais il fut réformé pour « bronchite bacillaire ». Revenu à Paris, on lui obtint une place dans un sanatorium suisse. En 1918, soigné à la clinique des Buits, à Leysin, dans les Alpes vaudoises, il put enfin trouver le temps de lire des ouvrages sur la peinture contemporaine ou de donner des conférences. Surtout, il fit la connaissance d'un certain Jean Gaudin, qui soignait lui aussi sa tuberculose aux Buits et qui allait changer le cours de sa vie.

La formation de maquettiste

Le père de Jean, Félix (1851-1930), était officier dans l'artillerie lorsque, en 1879, il avait quitté l'armée pour racheter la manufacture de vitrail fondée par Émile Thibaud (1810-1896) en 1835 à Clermont-Ferrand. Il la fit prospérer et, en 1890, il racheta l'entreprise parisienne d'Eugène-Stanislas Oudinot (1827-1889). Il revendit sa maison clermontoise en 1892 et, installé à Paris, trouva vite sa place sur le marché du vitrail et de la mosaïque. Pour dessiner ses cartons, il fit appel à de grands artistes, tels Eugène Grasset ou Luc-Olivier Merson ; il fut l'un des premiers à utiliser des verres à relief américains, présenta ses réalisations dans les expositions internationales et sa clientèle s'étendit rapidement à toute la France, aux États-Unis et à l'Amérique du Sud. Son fils Jean, né en 1879, fit de brillantes études, soutint en 1900 sa thèse à l'École des chartes, mais plutôt que de suivre la voie normale d'archiviste, il préféra travailler, aux côtés de son père, au classement des archives de l'atelier, puis à la gestion de l'entreprise et au démarchage de la clientèle à l'étranger. En 1907, la raison sociale de l'entreprise devint Félix Gaudin et fils. En 1908, Jean racheta le fonds d'atelier à son père et, en 1912, il fit de même pour les locaux, rue de la Grande-Chaumière [4]. Son père demeurera à ses côtés jusqu'à son décès, en 1930, mais Jean était le patron.

Louis Mazetier fut impressionné par ce chef d'entreprise, son aîné de presque dix ans, tandis que Jean Gaudin appréciait le talent de Louis. Une amitié naquit entre eux, fondée sur une estime réciproque. À l'issue de leur cure à Leysin, en 1918, Mazetier accompagna Jean en Alsace pour visiter des églises dont les Monuments historiques l'avaient chargé de restaurer ou remplacer les verrières et il découvrit le monde du vitrail avec intérêt. Gaudin suggéra alors à Paul Gélis, l'architecte en chef chargé de l'organisation du service des Monuments historiques en Alsace-Lorraine, de confier à Mazetier le soin de dessiner les cartons de vitraux destinés à la collégiale Saint-Thiéobaut de Thann, dont six devaient être exécutés par son entreprise et quatre par celle des frères Ott, de Strasbourg ; de ces derniers n'en subsistent que deux représentant les sept péchés capitaux [5] et les sept sacrements. C'est ainsi que Mazetier inaugura sa carrière de cartonnier.

Mais sa carrière dans le domaine du vitrail aurait bien pu s'arrêter là, car il n'avait pas oublié la peinture : il participa à des exposition à Nantes, concourut pour le prix de Rome. Mais surtout, il subissait les pressions de sa famille, qui attendait de lui qu'il devienne un artiste célèbre. Prenant toutefois conscience qu'à 33 ans, il devait choisir sa voie, il accepta la proposition de Gaudin de dessiner le carton d'une mosaïque destinée à l'église de L'Île-d'Olonne [6], et, à la fin de l'année 1922, il entra pour de bon dans l'atelier de son ami.

Les premiers travaux que ce dernier lui confia sont la réalisation des verrières de la chapelle d'une école parisienne, l'Institut Désir, et d'un vitrail commandé par le curé de Saint-Sauveur de Caen représentant saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés de Milan. En raison de ses origines et de sa formation, l'iconographie religieuse ne lui est guère familière. Il dispose heureusement de la très riche bibliothèque de l'atelier et des centaines de cartons qui y sont précieusement conservés, car, le cas échéant, un même carton peut servir plusieurs fois : ainsi, celui d'une Sainte Famille destinée à l'église Saint-Charles de Biarritz [7] a été réutilisée pour la chapelle du château de Lannoy à Ercheu (Somme) [8]. En 1924, Mazetier dessinera les verrières des baies du chœur de l'église de Rehainviller (Meurthe-et-Moselle) : des scènes des vies de la Vierge et de Jeanne d'Arc [9]. À la même époque lui sont également confiés la conception de deux importants décors de mosaïque, l'un pour le chœur de Saint-Maurice d'Amiens [10] et l'autre pour la coupole de la basilique Saint-Ferjeux de Besançon [11], dont certaines ces figures seront exposées au Salon de 1924.

La première église dont Jean Gaudin confie entièrement le décor à Mazetier est celle de Breuil (Somme) : il en orne la façade des deux figures et le chœur d'un Christ Pantocrator en mosaïque et il dessine les cartons des treize verrières de la nef et du chœur. Le saint Hubert [12] fut présenté à l'exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes en 1925, ainsi que plusieurs autres œuvres, parmi lesquelles un *Oiseau bleu* très art déco [13]. Peu après, Louis fournit aussi le dessin de la quinzaine de verrières de la chapelle de Millesouris à Luçon [14].

À son retour de Suisse, Louis n'était pas guéri et, à plusieurs reprises, il a dû faire de nouveaux séjours en sanatorium. Au cours de l'un d'eux, il fit la connaissance d'une Française de très bonne famille, de dix ans sa cadette, tuberculeuse elle aussi, Jeanne Brunier, qu'il épousa à Genève le 26 juin 1926 [15].

Les premières grandes réalisations

Les vitraux du bras nord de la cathédrale de Soissons avaient subi de gros dégâts et l'on s'apprêtait à les faire restaurer quand on apprit que le Comité américain pour les régions dévastées offrait 200 000 francs pour les remplacer par des vitraux neufs. C'est Mazetier qui fut chargé d'en concevoir maquettes et cartons, un programme d'environ 40 m². C'est le premier monument classé important sur lequel il intervenait [16]. Le résultat plût et lors de la célébration du centenaire du service des Monuments historiques en 1934, des photographies en furent exposées pour illustrer la restauration des vitraux d'églises classées.

La même année 1926, alors qu'il se trouvait encore une fois en Suisse, Mazetier dessina un vitrail et le chemin de croix de l'église de Blérancourt. À la même époque, les commandes de mosaïques affluent : pour le monument aux morts de l'église Beuvry (Pas-de-Calais), pour le chœur de l'église de Pontfaverger-Moronvilliers (Marne), pour le tympan du portail de Saint-Laurent-Blangy (Pas-de-Calais) [17] aujourd'hui détruit ou pour le chœur de Merville (Nord). Dans les vitraux qu'il dessine dans ces mêmes années, Mazetier épure son dessin et limite les couleurs : il en est ainsi à Saint-Aubin-de-Cretot (Seine-Maritime) [18], Izel-lès-Equerchin (Pas-de-Calais) [19] ou Damery (Somme) [20]. Mais Mazetier sait aussi accorder le style de ses créations à celui des autres verrières d'une église, comme on le voit à Selles-sur-Cher, où est racontée la vie de saint Eusice [21].

En 1927, John Davison Rockefeller offrit une somme de 125 000 francs destinés à la création de vitraux pour la cathédrale de Chartres. Les Monuments historiques demandèrent un projet à Charles Lorin et à Jean Gaudin. Il est probable que c'est le carton de Mazetier qui fut retenu, mais ce projet fut abandonné. La même année, Jules Formigé, qui venait de restaurer Saint-André-le-Bas de Vienne demanda à Gaudin de créer la grande verrière de 50 m² de l'élévation ouest de l'église. C'est à Louis que l'on confia ce chantier [22]. Sa maquette fut approuvée par la Commission supérieure des Monuments historiques le 26 septembre. La fabrication prit quatre mois et la pose fut faite en mars-avril 1928.

Le couple Mazetier passa les mois de mars et avril 1929 à Chamonix. Durant leur séjour là-bas, Louis acheva le travail que lui avait confié en 1927 Jean Gaudin : créer un vaste ensemble de vitraux pour les sept immenses baies du chœur de l'église Saint-Martin de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle) [23]. Le curé souhaitant que l'ensemble soit essentiellement consacré à des saints lorrains peu connus, les recherches iconographiques prirent beaucoup de temps et la pose ne fut achevée qu'en août 1929.

Jean Gaudin, comme son père, était curieux d'innovations techniques. Il pensa que donner de l'épaisseur au verre éviterait ce halo dû à la minceur du réseau de plomb des vitraux modernes. Il avait découvert en Algérie le vitrail arabe, dont les verres sont enchâssés dans une épaisse armature en pierre ou en plâtre et il avait vu apparaître le béton translucide, assemblage de pavés de verre moulé disposés dans un réseau d'armature métallique sur lequel est coulé du ciment. En 1925, il se fit fournir par Joseph Castagna et Jules Albertini « des dalles de verre coulé, épaisses, colorées dans la masse et translucides ». Il se livra alors, avec la complicité de Mazetier, à divers essais consistant à enchâsser dans un réseau de ciment armé des morceaux de verre blanc ou coloré épais de 3 cm à 3,5 cm, qui aboutirent à la création en 1925 d'une *Annonciation* « avec claustra de ciment » qui fut présentée à l'exposition de 1925, œuvre qui passe pour la première réalisée dans la technique que l'on appelle la dalle de verre. Gaudin présenta en 1929 au Salon des artistes décorateurs un nouveau panneau dans cette technique, *Afrique*, puis, à l'exposition « L'art et le mobilier religieux moderne » présentée au musée Galliera en octobre 1929, une *Crucifixion* dont le carton était dû à Mazetier [24]. Ces créations firent sensation et la dernière a été largement commentée dans la presse. L'architecte Albert Montant exprima à Gaudin le souhait que l'église de Dancourt, qu'il projetait, soit ornée de mosaïques transparentes. La baie d'axe de cette église est ornée d'une *Crucifixion* due au cartonnier Stanislas Eleskiewicz [25] et les baies latérales sont ornées de symboles chrétiens dont on ignore l'auteur.

*

* *

Les années picardes

Après avoir séjourné à Chamonix durant le printemps 1929, les Mazetier ne rentrèrent pas à Paris, mais emménagèrent à Chauny (Aisne). On suppose que Jean Trouvelot, architecte en chef des Monuments historiques – un cousin de Jean Gaudin que Louis avait rencontré chez ce dernier – avait suggéré à notre cartonnier de s'installer dans l'Aisne, dont il avait la charge, lui laissant entrevoir qu'il pourrait lui confier la réalisation des vitraux des églises qu'il aurait restaurées ou reconstruites. Il est en tous les cas exclu que le départ de Louis de l'atelier Gaudin soit dû à une brouille avec son ami Jean, puisque, durant les mois suivants, il travailla essentiellement pour lui : il lui fournit en 1929 les cartons d'une mosaïque pour la chapelle de l'abbaye de Ligugé, aujourd'hui disparue, d'une immense mosaïque pour l'église Saint-Adrien de Courbevoie, bénite en 1931 et aujourd'hui détruite [26], d'une verrière pour la basilique de Paray-le-Monial posée en 1932, et de deux verrières pour l'église de Vic-sur-Aisne [27] posées en septembre 1933.

Mais, dans le même temps, Mazetier commença à travailler pour son compte. Peu après son arrivée à Chauny, l'architecte Charles Luciani lui avait demandé de décorer l'église Notre-Dame, qu'il venait de reconstruire. Louis dessina les cartons des vitraux, qui furent exécutés par le verrier Pierre Villette (il n'en subsiste qu'un) et peignit à fresque avec le concours d'un jeune apprenti, Frédéric Hémond [28], le cul-de-four du choeur, plusieurs dessus de porte, ainsi que le décor de la chapelle des fonts baptismaux et un chemin de croix. Le même Luciani lui passa alors commande du décor de l'église de Bichancourt, auquel Mazetier travailla en 1930-1931. Il en orna de peintures la totalité des murs [29] et conçut les cartons des verrières, que réalisa Marcel Delange, verrier parisien qui fut son unique collaborateur durant toute la décennie suivante. Pour celles-ci, une *Résurrection du Christ* [30] et une *Vierge en majesté* détruites durant la Seconde Guerre mondiale, le maître adopta une gamme de bleu clair pour ne pas nuire à la perception du décor peint, en particulier le chemin de croix courant tout autour des murs de la nef.

1932 fut une année cruciale pour Mazetier. Louis et Jeanne, d'ordinaire confinés dans leur maison de Chauny, rencontrèrent un jour à Paris dans un restaurant celui qui devait devenir leur ami le plus cher, l'écrivain vendéen Louis Chaigne [31]. Nés l'un à Saint-Michel-en-l'Herm et l'autre à Talmont, les deux Louis sympathisèrent et se rencontrèrent fréquemment lors des séjours des Mazetier à Paris. Chaigne les introduisit dans son cercle d'amis. Ainsi, le dimanche 29 mai, il les invita, bien qu'athées l'un et l'autre, à assister avec Jean Yole, Gilles de Maupéou et leurs épouses à une messe dans la chapelle des bénédictines de la rue Monsieur, lieu très fréquenté par les intellectuels catholiques parisiens. Les Mazetier en sortirent en pleurs et Louis confia à Chaigne : « Je ne savais que la sévérité de Dieu. Je connais maintenant sa douceur. » Louis était donc censé avoir retrouvé la foi de son enfance, mais Jeanne, au demeurant grande lectrice de la Bible, resta plus réservée. Toujours est-il que fin 1933, les Mazetier, pour se rapprocher de ce cercle d'amis, déménageront de Chauny au Plessis-Robinson.

La même année 1932 commença également la collaboration de Louis avec Jean Trouvelot. Il avait fallu plusieurs années pour faire le constat des dégâts résultant du conflit (sur les 715 villages de l'Aisne, 6 seulement étaient intacts), mettre en place une législation et des structures destinées à venir en aide aux sinistrés. En 1932 enfin, Mazetier reçut de Trouvelot sa première commande. S'agissant d'églises classées, ses projets furent soumis à la Commission des Monuments historiques, qui examina donc le 5 novembre une vingtaine de maquettes « établies par M. Mazetier, peintre-décorateur, pour le compte de M. Delange, peintre-verrier à Paris » et qui reçurent toutes un avis favorable d'Eugène Rattier, inspecteur général des Monuments historiques. Cinq verrières étaient destinées à Trucy et furent posées en 1933 [32] ; neuf verrières à Urcel [33], qui furent endommagées dès 1940 ; deux à Ribemont [34], également posées en 1933 ; une à Coucy-la-Ville, église pour laquelle il dessina des bannières et peignit un chemin de croix sur des plaques de fibro-ciment. Suivirent de grosses commandes pour Pancy-Courtecon [35] et Coucy-le-Château [36] (dix-neuf et vingt-trois verrières). Les quelque dix vitraux destinés à l'église de Bruyères-et-Montbérault, commandés en 1939, ne seront posés qu'en 1945 [37] et ceux qui avaient été demandés pour Vasseny ne seront jamais posés, voire même exécutés.

Au sommet de la gloire

Durant l'été 1935, les Mazetier se rendirent en Vendée visiter la famille de Louis. Puis, l'année suivante, ils profitèrent de leur présence dans le Midi pour rendre visite à dom Filibert Moreau, frère d'Eugénie et Émile, qui avaient épousé Marcel et Marie Mazetier. Alors moine à En-Calcat, celui-ci avait recommandé Louis à l'abbé Chabert, curé de Saint-François de Lavaur, qui cherchait un décorateur pour sa chapelle des fonts baptismaux. Ledit curé était entré en relation avec Mazetier dès 1934, mais ce dernier mûrit son projet pendant deux ans avant de s'atteler à sa réalisation à la fin de l'année 1936 [38]. Dans ce décor apparaissent des thèmes, comme la *Guérison de l'aveugle-né* ou la *Visite nocturne de Nicodème à Jésus*, qui semblent faire allusion à la récente conversion de Louis.

Dans *L'Illustration* de décembre 1936, Henri Clouzot fit l'éloge de ce dernier, précisant qu'il avait été désigné pour faire partie de l'équipe de douze artistes qui devait créer des vitraux pour remplacer ceux des baies de la nef de Notre-Dame de Paris. Dans son mémoire de l'École du Louvre soutenu en 2018, Bérénice Vallet suggère un autre déroulement des faits : selon elle, le groupe de douze verriers aurait d'abord été invité en 1935 à réaliser les verrières de la chapelle du pavillon pontifical de l'Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne qui devait avoir lieu à Paris en 1937 avant de proposer à l'inspecteur général Rattier que leur création prenne ensuite place à Notre-Dame. Quoi qu'il en soit, la commission supérieure des Monuments historiques approuva le principe de ce projet sans cependant procéder à un vote. Mais Georges Huisman, directeur général des beaux-arts, passa outre et donna son accord. Les verriers se mirent donc à l'oeuvre. On sait qu'en avril 1937, Mazetier se rendait chaque jour à Paris pour achever son vitrail, déjà réalisé aux 2/3. Exposé avec quelques autres à Notre-Dame de Paris en avril-juin 1937, il fut examiné par la Commission des Monuments historiques, qui demanda à Mazetier de reprendre la tête de Jeanne d'Arc, ce qu'il semble avoir fait. De juin 1937 à décembre 1938, le vitrail fut exposé dans la chapelle du pavillon pontifical de l'Exposition internationale [39]. En décembre 1938, les douze vitraux furent remontés à Notre-Dame, déclenchant une pluie d'articles dans la presse, les uns favorables et les autres très critiques. Le 6 janvier 1939, la Commission des Monuments historiques examina à nouveau l'ensemble et demanda des corrections que Mazetier n'aura pas le temps, ni sans doute le désir, de faire. Enfin, la guerre approchant, le vitrail fut déposé en septembre 1939, mis en caisse et entreposé dans les tribunes de Notre-Dame. Il n'en sortira qu'en 2016 pour être transporté dans l'atelier Vitrail France à Neuville-sur-Sarthe où il sera restauré, avant d'être remonté à Vendée vitrail en 2018. À la même exposition de 1937, Mazetier exposait également la réplique d'un vitrail de Coucy-le-Château dans le pavillon des vitraux, et en novembre 1938, il exposa à la galerie Billiet, rue de la Boétie. Il était alors au sommet de sa carrière, reconnu par la profession comme l'un des meilleurs verriers français. Mais la guerre allait brusquement briser cette carrière.

Le calvaire vendéen et les années charentaises

Fin 1937, Maurice Durand, architecte aux Sables-d'Olonne, demanda à Louis de réaliser les vitraux de l'église de Coëx, qu'il venait de reconstruire. En août 1939, l'artiste se rendit sur place pour poser huit verrières consacrées à la Vierge [40]. Puis, en septembre, il séjourna avec sa femme au couvent des Ursulines de Saint-Jean-de-Monts. C'est là que la guerre les surprit et que débuta le temps des larmes...

Son frère Marcel vint les chercher et les accueillit chez lui, à Angles. Louis y disposa d'un atelier et put ainsi exposer au début de l'année 1940 au Salon yonnais, puis, en mars, à la galerie Mignon-Massart à Nantes. Mais il souffrait de ne pas être chez lui et trouvait que sa famille ne prenait pas assez soin de sa femme, d'où une brouille qui incita sa sœur Marie à l'accueillir à Luçon, où elle le logea à l'hôtel. Dépit par cet accueil, le couple répondit à l'invitation d'un notaire des Herbiers, s'y retrouva à l'hôtel Girard, puis en location, avant d'entrer, le 15 septembre 1940, à l'hôpital, où il va demeurer jusqu'en mars 1944.

Horrible séjour : le couple ne connaissait personne et Louis estimait que les sœurs maltrahaient Jeanne, qu'elles appellaient « la protestante ». Il parvint cependant à créer, recevant, en partie grâce à l'abbé Joseph Villeneuve, des commandes. La première fut pour Nalliers, dont le vitrail fut monté par Roger Dugas [41] et béni le 18 mai 1941 par M^{gr} Massé. La seconde fut pour La Meilleraie-Tillay : trois verrières datées de 1941, dont celle de la baie d'axe, consacrée à saint Hilaire [42]. Dans une interview publiée dans *L'Ouest Éclair* le 27 avril 1942, Mazetier annonçait qu'il préparait des vitraux pour La Châtaigneraie, Nieul-sur-

l'Autize, Benet, Coëx, Faye-l'Abbesse, Fontenay-le-Comte... programme qu'il ne réalisa qu'en partie. En 1942, il exécuta celui de la chapelle des fonts de Coëx [43]. Outre de *Baptême du Christ*, on y voit *Adam et Ève chassés du paradis*, *l'Annonciation*, *Josué traversant le Jourdain* et *Philippe baptisant l'Éthiopien* ; la verrière est signée JL [pour Jeanne et Louis].

Désormais, il monte lui-même ses vitraux dans un atelier aménagé au sous-sol d'une villa (auj. Mairie), aidé par un verrier lillois réfugié comme lui aux Herbiers, Schutz. Il y exécute les verrières de La Châtaigneraie, au programme identique à celui de Notre-Dame de Paris : deux saints et un verset du *Credo*. Sur les dix prévues, cinq seulement seront posées entre septembre 1942 et mars 1943 [44]. Mazetier dota aussi l'église de Faye-l'Abbesse (Deux-Sèvres) de douze vitraux [45] et celle du Perrier de onze autres [46].

Louis souffrant de plus en plus de voir l'état de Jeanne et n'ayant pu obtenir un visa pour la Suisse, le couple quitta la clinique le 14 mars 1944 pour Angers, où Jeanne fut hospitalisée à la clinique Saint-Michel. À la fin de 1943, l'abbé Couffignal, curé de Saint-Fraigne, était entré en relation avec Mazetier pour lui demander d'orner son église d'un vitrail. Depuis Angers, Mazetier lui donna son accord, mais se prétendit démuné et incapable de se rendre en Charente. Le curé lui répondit : « Je n'ai guère d'argent à vous donner ; mais chez moi, vous serez chez vous ; mon toit sera votre toit ; ma table, votre table. » Fin mai 1944, une ambulance déposa donc les Mazetier au presbytère de Saint-Fraigne. Après avoir visité l'église, Louis refusa de créer des vitraux pour elle, mais proposa de décorer le chœur d'une peinture [47]. Tandis qu'il l'exécutait, Jeanne agonisait. Elle décéda le 17 avril 1945. Prostré, puis hospitalisé à Angoulême, où on lui enleva un rein, Louis rentra à Saint-Fraigne en septembre. Il proposa alors au curé, pour paiement de son hébergement, de décorer son église d'un chemin de croix et d'un vitrail. Celui-ci [48], réalisé par Gaudin fut béni le 28 juillet 1946, au retour d'un voyage que fit Mazetier en Suisse. Le chemin de croix sera réalisé par à-coups, Mazetier recevant en octobre 1948 deux nouvelles commandes. De 1946 à sa mort, en 1952, il travaillera donc à la fois sur ces trois chantiers.

Une dominicaine de Blagnac originaire de Saint-Michel-en-l'Herm ayant suggéré à sa supérieure de faire appel à Mazetier pour décorer la chapelle de leur couvent, celui-ci s'y rendit en octobre 1946 et y travaillera jusqu'en octobre 1951 : décor peint dans la nef des laïcs et *Geste dominicaine* dans le chœur [49], verrières dans la nef, qu'il fabriqua sur place [50]. Dans le même temps, il exposa dans une galerie de Toulouse en mai 1949, y fit la connaissance d'une artiste, Laure Louise Carié, veuve Biedermann (qu'il appelait Jeanne), qu'il épousa le 15 septembre suivant à Hossegor. Il résida donc tantôt à Saint-Fraigne et tantôt à Toulouse, dont il fut bientôt éloigné, ses belles-filles ayant du mal à supporter son caractère.

Le curé de Champagné-Saint-Hilaire (Vienne) lui avait entre-temps commandé des vitraux pour son église. Il les fabriqua également dans la nef de Blagnac et les exposa en mars 1950 à Toulouse. Certains comptent parmi les plus originaux qu'il ait jamais créés, tel la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* [51] ou le *Pardon de Madeleine* [52].

Il ne termina pas le troisième chantier, à savoir les quatorze stations du chemin de croix de Saint-Fraigne, qui sont surmontées de scènes de l'Ancien Testament [53]. Le 3 décembre 1951, alors qu'il peignait les douzième et treizième stations, il fut pris de violentes douleurs. Transporté le 18 à l'hôpital d'Angoulême, il y décéda le 20 mars 1952, et fut enterré le 22 auprès de sa première Jeanne à Saint-Fraigne.

*

* *

Chaigne, son seul véritable ami, a dit de lui [54] : « D'un caractère entier, totalitaire, tyranniquement exigeant, d'une sensibilité d'écorché vif, un rien le heurtait, le plus infime malentendu le blessait au plus intime. » Il était avant tout terriblement orgueilleux : « L'orgueil n'est pas un défaut, l'orgueil est une qualité », disait-il, et sa fatuité l'amenait ainsi à juger Jésus en ces termes dans une lettre au curé de Laval : « Je l'aime car s'il a bien parlé, il a aussi bien agi ! Et sa prière du Pater est valable ! » L'admiration que lui vouait sa famille peut être la cause de ce sentiment de supériorité qui semble l'avoir animé. Il n'en sut pas gré à ses proches, surtout après avoir épousé Jeanne Brunier, qui appartenait à un milieu fortuné : il avait visiblement honte des siens, leur cachant son mariage, prétendant à un journaliste que son père était fonctionnaire, honteux pendant son exil à Angles et Luçon de dévoiler à Jeanne son milieu d'origine. Et il se montra souvent odieux avec sa famille, quittant par exemple la maison de son frère à Angles en emportant tous les tableaux de lui qu'il avait offerts auparavant aux uns et aux autres. De ses débuts modestes, il conserva une étrange attitude vis-vis de l'argent, se montrant souvent d'une inexplicable avarice : il refusa obstinément de rémunérer son jeune apprenti Frédéric Hémond ou prétendit au curé Couffignal qu'il n'avait pas les moyens de se rendre à Saint-Fraigne, alors que ses récentes créations en Vendée lui avaient rapporté des sommes assez considérables et que Jeanne n'avait jamais cessé d'être soutenue par sa famille. Il a donc vécu reclus avec son épouse, d'autant plus qu'à leur époque les tuberculeux étaient plus ou moins traités comme des pestiférés. Au terme de sa vie, il n'y avait guère plus de deux patients amis capables de le supporter : Chaigne et Couffignal. Ce vide qu'il a créé autour de lui explique le fait qu'à la mort de sa veuve, qui avait tout fait pour le faire connaître (expositions, demandes d'articles, donation d'œuvres de lui aux musées de Toulouse et des Sables-d'Olonne), il soit totalement tombé dans l'oubli.

Ces défauts ne peuvent pas masquer ses talents, immenses et variés : musicien, poète, sculpteur, illustrateur de livres, dessinant un jour des cartons pour Gaëtan Jeannin, le grand spécialiste du verre gravé, proposant à un autre ses services de décorateur à Jacques Rouché, directeur de l'Opéra. Il n'a jamais cessé d'exposer en galerie ou lors d'expositions ses peintures : portraits, paysages, natures mortes, scènes religieuses.

Mais le vitrail est le domaine dans lequel il innove le plus. S'écartant des poncifs de l'iconographie chrétienne, il illustre des thèmes originaux, comme on l'a vu à Coëx ou à Laval, sans doute à la suggestion de sa femme, qui, elle, connaissait bien la Bible. Il a en outre abondamment introduit dans ses verrières des représentations de lui ou de Jeanne : donnant à saint Jean (à Saint-Fraigne) [55] ou au prophète Élie (au Perrier, accompagné de l'inscription « Seigneur, je brûle pour vous ») [56], les traits de son épouse bien-aimée. On l'a vu à Blagnac, humblement agenouillé avec elle devant le Christ et il s'est aussi représenté la tenant devant lui dans son linceul à Champagné-Saint-Hilaire [57], n'hésitant pas à faire figurer en dessous (comme il l'avait déjà fait à Faye-l'Abbesse) la caricature d'une sœur de l'hôpital des Herbiers [58] qu'il détestait particulièrement !

Un curieux personnage donc, qui occupe une place à part dans l'art sacré du XX^e siècle. Excellent connaisseur des arts asiatique et africain, admirateur des cubistes et de Picasso, ce solitaire, éloigné des ateliers d'artistes chrétiens, a créé un style original qui ne cesse de nous éblouir et dont témoigne sa superbe verrière destinée à Notre-Dame de Paris, si heureusement accueillie par Vendée vitrail [58].

Yves-Jean Riou

Pour en savoir plus :

Yves-Jean Riou, *Louis Mazetier, le verrier de Notre-Dame*, S.I., La Maison d'à côté, 2008, 88 p. : 64 ill. + DVD contenant le film de Pierre Buquet, « Sur les pas de Louis Mazetier » (Coll. Vendée, terre de mémoire, 3).

Yves-Jean Riou, *Louis Mazetier (1888-1952)*, Poitiers, C.P.P.C., 2015, 412 p. : 320 ill. + Clef USB contenant sources, bibliographie, pièces justificatives et 860 ill.